

Stéréotypes et préjugés

Rapport synthèse de recherche

Par Line Chamberland

Avec la collaboration de Michaël Bernier, Christelle Lebreton,
Gabrielle Richard et Julie Théroux-Séguin


2007



Homosexualité
et environnement
de travail

GRUPE DE RECHERCHE

Stéréotypes et préjugés sur les gais et les lesbiennes : inversion des genres et hypersexualisation




Les attitudes et comportements homophobes prennent appui sur des représentations hétérosexistes. Alors que l'hétérosexualité est posée comme allant de soi et intrinsèquement valorisée, l'homosexualité est le plus souvent représentée de manière stéréotypée et réductrice, associée à des caractéristiques, des styles de vie ou des conduites qui singulariseraient la plupart sinon la totalité des gais et des lesbiennes. Les stéréotypes construisent et façonnent la catégorie de l'Autre – le Gai ou la Lesbienne – à partir de généralisations indues et de présuppositions fondées sur des informations fragmentaires ou carrément fausses. Ils sont largement présents dans les manifestations d'homophobie diffuse et ils transmettent une vision simpliste de l'homosexualité et des personnes homosexuelles, généralement dérogatoire, mais pas toujours puisqu'on recense également des stéréotypes positifs. Pour les gais et les lesbiennes qui les entendent, peu importe qu'ils leur soient directement adressés ou non, les stéréotypes entretiennent la crainte d'être perçus et jugés à travers cette loupe déformante, c'est-à-dire d'être victimes de préjugés.

Un gai, c'est toujours la sexualité, premièrement, et VIH ou MTS. C'est un peu fatigant.

Quelqu'un qui ne m'a jamais parlé avant au CLSC, elle m'a vu dans l'ascenseur, m'a regardé et, sans me dire salut, m'a dit : « Tu as perdu beaucoup de poids. Es-tu malade? » C'était parce que j'étais stressé, je retournais à l'école. On est étiqueté gai. Si tu as l'air malade ou si tu vas voir le médecin souvent, ça doit être le VIH que tu as. (Francis, 38 ans, infirmier dans un CLSC)

Nous avons examiné les stéréotypes rapportés par les personnes interviewées et les avons classés selon les thèmes abordés. Il a été difficile de construire des catégories exclusives puisque plusieurs énoncés chevauchent plus d'un thème. Les représentations hétérosexistes ne forment pas un tout cohérent, on y relève des inconsistances et des contradictions, de nouveaux stéréotypes coexistent avec d'anciens clichés. Il est néanmoins possible de déterminer les thèmes majeurs et les affirmations stéréotypées les plus courantes à l'intérieur de chacun. L'ordre de présentation correspond à leur relative fréquence dans l'ensemble des propos relevés par les personnes interviewées comme traduisant des stéréotypes et préjugés.

L'homosexualité ou l'inversion des genres



Le thème autour duquel on trouve le plus grand nombre d'énoncés stéréotypés est celui de l'inversion du genre avec les figures proéminentes du gai efféminé et de la lesbienne masculine. Les gais et lesbiennes n'afficheraient pas des comportements ni des apparences conformes aux normes de genre, lesquelles font référence au modèle hétéronormatif de l'homme masculin et de la femme féminine qui s'attirent nécessairement et dont l'union incarnerait une complémentarité naturelle. Comme ce modèle binaire n'admet que deux sexes et deux genres leur correspondant, l'homosexualité ne peut se comprendre qu'en termes d'inversion du genre : si un homme ressent du désir pour un autre homme, c'est qu'il y a du féminin en lui, la même explication valant pour une femme attirée par une autre femme. Les gais et les lesbiennes seront donc appréhendés à travers cette caractéristique centrale que serait leur dérogation aux normes de genre : c'est par ce prisme qu'on les représente, qu'on les juge, qu'on explique et qu'on sanctionne leurs conduites, qu'on les ridiculise ou, plus récemment, qu'on les valorise à travers des stéréotypes qui leur attribuent des traits positifs, mais toujours associés au féminin.

Les images du gai efféminé et de la lesbienne masculine occupent sans conteste le premier et le second rangs dans le concours des clichés les plus populaires. Comme elles sont fort répandues, elles apparaissent dans toutes sortes de contextes : tantôt à la blague, y compris chez certains participants et participantes, tantôt comme une insulte ou une façon de stigmatiser une personne

homosexuelle et, plus largement, toute personne dont les caractéristiques (habillement, coupe de cheveux, attitudes, langage, comportements, valeurs, etc.) ne correspondent pas à son sexe ou plutôt à ce qui est perçu comme un genre normal.

C'est toujours l'homme féminisé, la femme masculinisée, mais pas vraiment d'une façon péjorative. C'est juste que ça peut être un commentaire qui revient. Ça peut être moi qui ris de moi-même. Ce n'est jamais rempli de préjugés. (Maxime, 28 ans, conseiller administratif)
Quel genre d'humour? Surtout en ce qui concerne les fofolles. Ça se traite de moumoune un peu à tour de bras pour tout plein de raisons. C'est un peu dans ce style-là. [...] Les préjugés par rapport au fait que les hommes, ce sont tous des moumounes et des fofolles, que chaque gars homosexuel, ça doit être efféminé automatiquement. (Catherine, 27 ans, travailleuse de rue)

Ça va être la petite grosse, les cheveux coupés, qui fonce dans le tas. C'est souvent comme ça que les autres membres du personnel peuvent voir les lesbiennes. (Mathieu, 36 ans, enseignant au secondaire)

Même si ce cliché ne leur est pas personnellement appliqué, les gais et lesbiennes doivent composer d'une manière ou d'une autre avec l'image qui est projetée du groupe auquel ils sont associés. Comme l'illustrent les citations suivantes, ils peuvent endosser le jugement désapprobateur sur la transgression des normes de genre ou s'en dissocier et tenter de déconstruire le stéréotype, mais ils demeurent toujours quelque peu piégés par ces représentations simplistes.

C'est arrivé une fois ou deux, avec des clients. Tout de suite, ils ont sorti des commentaires où tu te dis : ok, lui, il n'a pas besoin de le savoir [que je suis gai]. Comme « on sait bien, les tapettes sont maniérés ». (Richard, 42 ans, arpenteur)

Je ne suis pas dans le stéréotype. Les stéréotypes, ce sont toujours ceux qu'on voit. Des fois, des gens me disaient : « Christian, ça ne paraît pas, toi. Tu n'as pas l'air. » Mais j'ai dit : « Ceux que vous voyez, ça a l'air de quelque chose, mais la majorité, ça n'a pas nécessairement l'air de ça, alors vous ne le savez pas. C'est une minorité de gens qui ont l'air de ça, qui tendent à se mettre des [à ressembler aux] stéréotypes entre guillemets, mais la majorité des gens ont l'air de toi, ils ont l'air de rien. » Je pense que les gens fonctionnent un peu comme ça dans leurs petits tiroirs, ils vont dire : « Lui là, il a l'air pas pire. » (Christian, 54 ans, enseignant au secondaire)

Je pense que je suis homophobe envers les gais [plus efféminés]. Je suis un gars, j'assume ce que je suis, puis je veux pas ressembler à une femme. Donc, j'ai un peu de misère avec les gens qui sont plus efféminés, que ça paraît plus. Je ne dis pas que ça ne paraît pas du tout chez moi, c'est pas ça, mais je veux pas non plus que ça paraisse à en devenir... à être étiqueté : « Tiens, c'est la grande folle du bureau. » (Jean-Philippe, 28 ans, conseiller en emploi)

Ces clichés persistants servent souvent à établir les frontières de ce qui est jugé acceptable ou non dans le comportement des personnes homosexuelles, autrement dit à définir une zone de tolérance, mais aussi ses limites, l'une d'entre elles étant la conformité aux normes de masculinité et de féminité. Leur omniprésence nuit plus fortement aux gais et aux lesbiennes au genre non conforme et constitue un frein à l'employabilité, en particulier, mais non exclusivement, dans les entreprises qui maintiennent une visibilité publique, comme dans le service à la clientèle, les emplois avec des enfants ou des adolescents, ou encore, dans le cadre d'une visibilité médiatique. Des personnes interviewées rapportent des cas de discrimination fondée sur le genre au moment de l'embauche ou dans le processus d'affectation.



C'est une autre forme de mépris qui peut arriver. Par exemple, des rédacteurs en chef refusent de mettre certains membres de l'équipe en onde parce que la façon dont on était filmés, ils disent que ça va paraître. Ça, c'est souvent une excuse qui est donnée. Je connais des gens qui étaient à l'antenne et qui ont été sortis de l'antenne parce qu'on trouvait qu'ils étaient trop efféminés en onde. Et ces patrons de répliquer en disant : « On n'est pas contre les gais, c'est juste parce qu'on trouve qu'il est trop efféminé en onde. » Alors moi, je leur disais : « Écoutez, ça crée une pluralité d'images, on peut avoir des gars très masculins, plus féminins, des femmes plus masculines, plus féminines. » Mais comme la télé est un instrument qui renforce énormément les préjugés, on a de la misère à sortir de ça. Dès qu'on a le Noir de service, on l'a et on n'en prend pas d'autres en onde. (Zafar, 28 ans, chercheur pour la télévision)
[Jérémie s'est vu refuser un emploi dans un camp de vacances dans le passé] Je sais très bien que je n'ai pas été pris..., tout le monde me l'a dit après..., parce que j'étais trop efféminé. Marie-Ève m'a dit : « Je lui [à la patronne, sa meilleure amie] ai demandé pourquoi elle ne t'engageait pas. Tu étais excellent sur le terrain. J'ai tout le temps aimé tes qualités, comment tu animais. Puis elle [la patronne] répond, en te regardant : il est trop efféminé, puis il va faire peur aux enfants. » (Jérémie, 26 ans, éducateur en déficience intellectuelle)

Un dernier exemple illustre comment ces stéréotypes, même non dirigés vers les gais et lesbiennes qui les entendent, mettent en place une ambiance très peu réceptive pour eux et pour toute personne ne correspondant pas aux modèles de genre traditionnel. L'homophobie se camoufle sous le discours sur la non-conformité de genre, mais n'en demeure pas moins efficace pour marginaliser les gais et lesbiennes.

Quelques-uns vont avoir plus de difficultés à accepter les plus efféminés. Moi, c'était pas trop pire, mais s'ils travaillaient avec quelqu'un comme ça [très efféminé], la personne serait rentrée dans le mur, ça ferait un méchant bout. Parce que leur manière d'être, leur façon d'agir, des choses comme ça, ça leur tombe sur les nerfs. Même la boss me l'a dit une journée au sujet d'un gars qui était allé porter un cv : « Je ne peux pas l'engager, il me tombe trop sur les nerfs, il est trop efféminé, je ne peux pas mettre ça en arrière dans la cuisine, je sais ce qui va se passer, les gars vont tout le temps être après et ça va être l'enfer. » Elle sait comment elle peut dealer avec les gens qu'elle a. (Jean-Christophe, 30 ans, cuisinier en restauration rapide)

Avec la plus grande visibilité sociale des gais sont apparus des stéréotypes qui, tout en étant positifs, font appel au même mécanisme d'inversion de genre. Il semble que les femmes soient plus nombreuses que les hommes à leur attribuer des qualités traditionnellement associées au féminin.

Les tapettes, [c'est] des pas forts. Par contre, les hommes homosexuels sont les mieux habillés par rapport aux autres éducateurs. Plus beaux, toujours propres, toujours bien habillés, toujours bien coiffés. Ils sont différents... Toutes les filles les trouvent fins. Ils sont fins, ils sont beaux, ils sentent bon. Pour les filles, c'est ça. Pour les hommes, je ne pourrais pas te dire parce que je travaille plus avec des filles. (Dominique, 49 ans, éducatrice en déficience intellectuelle)

Selon le contexte de travail, de tels stéréotypes peuvent être connotés positivement ou négativement et seront reçus différemment par ceux et celles qui les entendent. Les gais se voient aussi reconnaître une plus grande sensibilité, comparé aux hommes hétérosexuels, et une meilleure capacité d'écoute, des traits qui s'ajoutent à leurs compétences dans certains emplois ou pour certaines tâches, mais qui les disqualifient pour d'autres (lorsque le poste requiert des qualités traditionnellement attribuées au masculin comme l'autorité, le leadership,



la force de caractère).

Selon mon entourage de travail, les gais font des bons infirmiers, ils sont bien attentionnés, ce sont des gens près de leurs émotions... ils sont bons avec les patients, doux... Bon ça, on l'a déjà entendu, dans ce milieu-là comme dans d'autres. Par contre, peut-être parce que des fois, il faut être quand même assez ferme, autoritaire, bon ben les gais, ils sont peut-être un petit peu plus mollassons, ont peut-être un petit peu plus de difficultés avec l'autorité... L'image qui reste, c'est que les gais sont perçus comme plus féminins, c'est le féminin qui ressort. (Nicolas, 34 ans, gestionnaire en milieu hospitalier)

(Frédéric a subi de la discrimination à l'embauche) Mes compétences ont été mises en doute, mais parce que c'est un milieu hardcore. C'est beaucoup d'argumentation. C'est du litige à 100 %. Peut-être qu'ils reconnaissent les gais comme un peu soft. Un peu moins combattifs, moins compétitifs. Je pense que c'est le gros préjugé. J'en connais des avocats qui sont gais... et c'est peut-être un préjugé que je dis, je ne peux pas le vérifier... mais ils sont beaucoup en droit de la famille, en médiation. Je n'en connais pas qui font du gros droit bancaire, de la grosse faillite. (Frédéric, 30 ans, cadre intermédiaire dans l'administration publique)

De tels stéréotypes associent également les gais et les lesbiennes à certains métiers ou activités traditionnellement réservés à l'autre sexe et pour lesquels ils présenteraient des dispositions supérieures. Ainsi, les gais, auxquels on prête des talents esthétiques, seront associés à la coiffure, à la décoration et ainsi de suite. Sébastien le perçoit comme une façon de différencier arbitrairement les gais des autres hommes et de les diminuer. Lui-même se sent marginalisé par de tels énoncés.

Je n'ai pas vécu d'affaires dramatiques, d'histoires d'horreur. Mais quand ça fait 200 000 fois que tu entends la même joke sur les gais... Au début, tu te dis : « Ok, ce n'est pas sérieux, ce n'est pas nécessairement ce qu'il pense. » Mais quand ça fait 200 000 fois, ça commence à être difficile d'essayer de rire. L'espèce d'isolement, aussi, qu'on vit. C'est comme : « Les gais, c'est un autre monde, ça ne peut pas s'intéresser au hockey. La mécanique automobile, c'est sûr qu'il ne connaît rien. Lui, il est bon dans la décoration de sa maison et dans sa recette de pot-au-feu, mais à part de ça... » Pour eux autres, un gai, ça aurait dû travailler dans la mode. Ce n'est pas tout le monde, mais ça en prend juste deux, trois qui pensent ça, et on dirait que ça te met de côté. (Sébastien, 37 ans, assembleur-monteur en aéronautique)

Une autre variante sur le thème du genre est la sempiternelle question : Qui fait le gars? Qui fait la fille? Cette interrogation récurrente fait référence non seulement à la sexualité, mais aussi aux tâches ménagères et aux rôles dans le couple, bref à la dynamique conjugale qu'il semble difficile de comprendre à travers un schème autre que celui d'une complémentarité calquée sur le modèle hétéronormatif.

Je pense que ça revient beaucoup aux rôles : « Qui est-ce qui fait le gars? Qui est-ce qui fait la fille? » Ils [ses collègues] vont souvent poser des questions à savoir : « Qui fait la bouffe? Qui fait le ménage? Qui sort les vidanges? » Genre, ils nous regardent et ils disent : « Ça doit être toi qui fais ça, parce que c'est toi qui as l'air plus gars. » Il y a eu des allusions par rapport à ça. Je fais juste leur expliquer que ça n'a rien à voir. C'est selon ce que j'ai le goût... Ça n'a rien à voir avec qui a l'air plus féminine et qui a l'air plus masculine. (Catherine, 27 ans, travailleuse de rue)

On tentera également d'appliquer ce modèle aux parents de même sexe.

C'est sûr que c'est toujours la première question que les gens me posent : « Qui fait le gars? » Étant donné que moi, je n'ai pas porté les enfants et ma blonde veut avoir un [autre] bébé... et



ça va être elle qui va le porter aussi, alors c'est vraiment moi qui fais le gars dans leur tête. Je pense que d'emblée ils tiennent pour acquis que c'est moi. Alors moi, je leur dis toujours que je fais les deux parce que ma blonde ne fait rien [rires]. Ce n'est pas vrai! (Christiane, 34 ans, enseignante au secondaire)

Enfin, l'homosexualité sera expliquée comme une incapacité à assumer la différence sexuelle et à tisser des liens avec des personnes de l'autre sexe. Les lesbiennes, puisque ce sont elles qui sont le plus souvent visées ici, se font reprocher de ne pas aimer, voire de haïr les hommes, d'être « devenues » ainsi par frustration ou par choix idéologique.

Moi, ce qui énerve beaucoup de monde, c'est que j'ai eu une vie hétéro avant. J'ai eu des enfants avec des gars et ça, ça les mélange. Ils peuvent comprendre qu'une fille soit lesbienne et qu'elle le sache depuis qu'elle est petite, mais ils ne comprennent pas le reste. Ils ne comprennent pas qu'on veuille des enfants. Tu sais, ça les mélange. Ils ne comprennent pas que je ne déteste pas les hommes. Ils ont un peu l'image de la lesbienne enragée. (Diane, 45 ans, commis de bureau dans une usine)

L'hypersexualisation des gais et des lesbiennes : quand homosexualité ne rime qu'avec sexualité

Le deuxième thème auquel se rattachent plusieurs stéréotypes est celui de la sexualité. Le préjugé le plus fréquent et qui irrite le plus les personnes interviewées, est celui de l'hypersexualisation : que ce soit par des questions, des allusions, des blagues ou des critiques, la perception des gais et des lesbiennes se focalise sur leur sexualité au détriment de tout autre aspect de leur personnalité. Leur sexualité est perçue comme fondamentalement différente, et donc stigmatisée. La méconnaissance de la sexualité des gais et des lesbiennes se combine avec la construction d'un imaginaire social façonné par les images présentées par les médias à la suite d'événements comme la parade de fierté LGBT ou les gros partys de type Black and Blue. Certaines personnes interviewées s'en prennent d'ailleurs à ces manifestations de même qu'aux revues gaies qui colportent à profusion des images fortement sexualisées.

Cette semaine, j'en ai entendu parler à cause de la fierté gaie à Montréal. C'est beaucoup associé, quand les gens en parlent, à la vie purement sexuelle, génitale. Parce que, encore cette semaine, il y en a une qui dit : « Ils sont toujours tout nus. » Quand on voit des affaires de gais et de lesbiennes, ils sont toujours à poil. J'en parlais justement avec mon conjoint, il n'y a pas longtemps. C'est sûr que les représentations qu'on voit, quand tu prends la revue Fugues ou peu importe, c'est toujours des bobettes et des affaires de saunas. Je pense que ça projette aussi une image. (Jean-Pierre, 42 ans, directeur des ressources humaines)

Plusieurs éléments ayant trait à l'hypersexualisation des gais s'amalgament : une grande fréquence des rapports sexuels, une multitude de partenaires, des pratiques sexuelles anormales (lire amoraux), une absence de dimension affective, une vie uniquement orientée en fonction des désirs sexuels, une grande promiscuité, une facilité à avoir des rapports sexuels avec n'importe quel partenaire...

C'est tout de suite l'image de la baise qui vient en tête. Comme si on faisait du cul 24 h sur 24 et qu'on ne pensait qu'à ça. C'est ça qui définit l'attitude, je te dirais. (Marc-Antoine, 28 ans, travailleur social dans un cégep)

Plusieurs personnes interviewées racontent avoir eu à affronter ce préjugé lors d'une absence sur le lieu de travail.



Personne n'est malin, personne ne veut me planter, mais, par exemple, si je ne rentre pas un lundi matin... « Ha, c'est ça, il a rencontré un gars samedi soir. La fin de semaine n'a pas suffi, il a fallu... » Tu sais, moi, ça ne peut pas être que mon char ne part pas, je ne peux pas être malade... C'est parce que : « Ha, il est gai, bien, c'est sûr. S'il n'est pas à la job, il est à la chasse. » (Sébastien, 37 ans, assembleur-monteur en aéronautique)

Le préjugé peut aussi servir à discréditer le professionnalisme d'un employé gai :

C'était pernicieux. Pas juste des blagues, c'était plus des allusions à la sexualité des gais en général. C'était insidieux, blessant. C'était toujours dit, aussi, dans un contexte où je pouvais être tout seul avec une ou deux personnes. Tu es gai, donc tu baisses à tour de bras avec n'importe qui. Comme tu es un gars, tu cherches juste à créer l'occasion pour coucher avec un autre gars. Alors, ce qu'ils supposaient, c'est qu'un intervenant gai, le danger, c'est qu'il pouvait utiliser sa position d'intervenant ou d'autorité pour chercher du monde avec qui baiser. (Jean-Pierre, 42 ans, directeur des ressources humaines)

L'hypersexualisation est le plus souvent attribuée aux hommes, même si elle est parfois présente pour les femmes, comme nous le verrons plus loin. Concernant celles-ci, c'est parfois le préjugé inverse qui ressortira, c'est-à-dire que deux femmes ensemble n'auraient pas une vie sexuelle très active, comparativement à l'hyperactivité sexuelle attribuée aux hommes.

Alors, ils disent que deux femmes ensemble, elles doivent avoir la paix [rires]. Une fois par mois, ça fait l'affaire de tout le monde. Mais des fois, j'aurais plutôt le goût de leur dire que si ta femme, c'est juste une fois par mois qu'elle en a envie, c'est peut-être parce qu'elle est avec un gars. Si elle était avec une fille, ce serait peut-être différent [rires]. Mais je ne veux pas être méchante! Mais c'est ça. C'est vraiment l'image qu'ils ont je pense d'une vie de femmes et de deux gars. (Louise, 44 ans, conseillère en changement organisationnel)

Selon notre analyse, l'hypersexualisation ne renvoie pas seulement à l'idée d'une forte promiscuité sexuelle, mais aussi à la récurrence de commentaires sur la sexualité, que celle-ci soit vue comme débridée ou rangée. Lucie se rappelle sa crainte d'être ainsi réduite à une image sexuelle au moment de dévoiler son orientation sexuelle.

Parce que c'est un dévoilement de quelque chose d'intime. Et puis, je le sais que jusqu'à ce moment-là, ils ne pensaient probablement pas que j'étais lesbienne. Et puis, c'est gênant! C'est juste gênant! Parce que moi, dans ma tête, être lesbienne, il y a rien de gênant dans ça. Mais c'est qu'il y a beaucoup de gens qui associent des choses très sexuelles à ça. Et puis, tout de suite, j'ai peur : « Est-ce qu'ils vont avoir une image sexuelle de moi au lit avec ma blonde? Est-ce que leur idée de moi va changer? Est-ce que... » Il y a tous les stéréotypes qui entrent en jeu et puis tu as peur que ces choses-là vont entrer maintenant dans la tête de cette personne-là. (Lucie, 38 ans, rédactrice de nouvelles)

Un autre préjugé fait état de la peur des avances sexuelles de la part d'un gai ou d'une lesbienne, manifestée de façon plus marquée à la suite d'un *coming out*, entre autres par une certaine distanciation. Cette crainte se matérialise aussi à travers des questions relatives aux lieux de rencontre et aux appréhensions à l'idée de s'y trouver et de devenir une proie sexuelle.

Je pense à une personne en particulier, que c'est une des seules qui n'est pas venue au party de Noël [dans le Village gai] parce que vraiment il avait peur. Dans sa tête, il allait se faire « cruiser ». Et c'était impensable qu'il se fasse cruiser. (Frédéric, 30 ans, cadre intermédiaire dans l'administration publique)



Les trois autres stéréotypes se rattachant au domaine de la sexualité font aussi référence à une sexualité sans refrènement, dépourvue de qualités amoureuses et de sens moral. Le premier, et le plus fréquent, confond homosexualité et pédophilie. Il surgit fréquemment dans les milieux avec une clientèle sensible (garderie, école, centre jeunesse...), mais il se retrouve aussi de façon générale. Alors qu'il travaillait dans un camp de jour, Lucas a eu à essuyer de telles remarques :

Quand j'ai été la dernière année au camp de jour, j'avais des parents qui m'ont demandé si c'était une bonne idée que je travaille dans un camp avec des enfants. C'est évident qu'ils faisaient référence à la pornographie et la pédophilie et tout. (Lucas, 24 ans, conseiller en prévention du crime)

Même si ce préjugé est le plus souvent dirigé vers les gais, il est à noter que les lesbiennes travaillant en éducation ou auprès d'une clientèle vulnérable auront tendance à vouloir prévenir les retombées négatives du dévoilement de leur orientation sexuelle ou à s'en inquiéter.

Ce n'est vraiment pas la peur du rejet, mais de ce qu'ils vont penser [les parents des personnes en résidence]. Un moment donné, j'ai déjà pensé que ça pourrait mettre mon travail en jeu. Dans le sens : « Tu es homosexuelle, tu ne garderas pas ma fille. » Mais ça fait trois ans que je suis ici et j'ai une super belle relation avec les parents. (Laury, 24 ans, éducatrice spécialisée en déficience intellectuelle).

On relève également divers commentaires ayant en commun d'exprimer un dégoût de la sexualité gaie – le plus souvent – ou lesbienne. Tantôt insidieux, tantôt injurieux, ces propos dénigrent les pratiques homosexuelles tout en les présentant comme dénuées de tout sentiment qui les humaniserait.

Je ne sais pas, ils parlent plus sexuel, ils ne parlent pas des homosexuels comme une vie familiale, ou quand ils parlent des homosexuels, c'est des pousse-merde ou c'est des brouteuses, puis c'est juste de ça qu'ils parlent. Il n'y en a pas de conversations. C'est juste péjoratif, c'est un gai, puis c'est tout. C'est basé sur la sexualité. (Suzie, quarantaine, agente correctionnelle dans une prison)

Certains participants estiment que les femmes sont moins stigmatisées, car les manifestations affectives entre elles sont mieux acceptées, évacuant la distinction entre l'amitié féminine, qui est conforme à la norme hétérosexiste, et le lesbianisme, qui lui ne l'est pas.

[À l'école] Il y en a plein [de petites filles] qui se prennent par le bras, ça se saute dans le cou, ça s'embrasse. C'est normal. Donc, peut-être que ça passe mieux. C'est comme ça aussi dans la société. Deux filles qui se tiennent par la main, c'est comme moins pire que deux gars. (Sylviane, 31 ans, enseignante au primaire)

Les lesbiennes font l'objet de préjugés spécifiques qui reposent pour la plupart sur l'idée d'une incomplétude intrinsèque de la sexualité entre deux femmes puisqu'il y manque une présence masculine. Une telle affirmation peut être formulée directement. Le plus souvent, elle transparaît dans les croyances voulant que les femmes deviennent lesbiennes par dépit, soit à cause d'expériences sexuelles insatisfaisantes avec des hommes, soit parce qu'elles n'ont pas encore trouvé le « bon gars », ou encore, que les hommes n'auraient pas voulu d'elles. Ce type d'explication enlève toute autodétermination aux femmes, dont la sexualité ne pourrait s'épanouir qu'avec un partenaire de sexe masculin.

J'ai entendu quelques fois : « Ben voyons donc, qui est-ce qui t'a magané de même? » Moi, c'est les hommes qui m'ont maganée parce que... Ou « Ben voyons donc, tu es une

belle fille! » Genre que tu pourrais faire le bonheur d'un gars. Je l'ai trouvée bonne, celle-là. Je disais : « Merci beaucoup, mais ça ne change rien. Ce n'est pas parce que je ne pogne pas avec les gars, c'est parce que ça ne m'intéresse pas. » Ce n'est pas pareil. Ça, ils ne comprennent pas non plus. (Diane, 45 ans, commis de bureau dans une usine)

Les fantasmes de lesbiennes érotisées à l'intérieur de fantaisies hétérosexuelles se situent dans la même logique : leur sexualité fait l'objet d'une fantasmagorie plus large reliée à la pornographie où l'homme – ou l'acte de pénétration phallique – est au centre des activités sexuelles.

Concrètement, des collègues masculins feront part de leur envie d'avoir des relations sexuelles avec l'interviewée et sa conjointe, ou leur manifesteront directement leurs fantasmes d'un trip à trois ou de voir deux femmes au lit sans qu'une proposition ne sous-tende les paroles. Les lesbiennes peuvent aussi être perçues comme intéressées à toutes sortes d'expérimentations sexuelles. Marie-Claire a fait face à toutes ces situations.

C'est difficile de se défaire d'une image parce que la pornographie, il y a beaucoup de ça. L'image qui est véhiculée, c'est que deux filles sont ensemble, mais dans le fond, c'est un homme qu'elles voudraient. [...] J'ai reçu des invitations. Style : « On aimerait ça essayer ça avec une fille. » Ou encore, au travail, il y a eu deux filles qui sont venues me voir et de façon sous-entendue... elles ne m'ont pas fait de demandes claires, mais : « J'aurais toujours voulu essayer ça. » Mais bon, elles n'ont qu'à l'essayer, qu'elles ne viennent pas me voir! Les gens, parce qu'on dit qu'on est lesbienne, pensent qu'on est ouvert à large, que ce soit pour n'importe quelle sexualité avec n'importe qui n'importe quand et qu'on dirait oui à tout. Mais ce n'est pas vrai. Mais je me dis que ça fait partie des préjugés que les gens ont. J'essaie de leur répondre, de les remettre à leur place poliment : « Dans les films, ça se passe d'une manière, dans la vie, c'est une autre. Dans ta tête aussi, ça se passe peut-être d'une manière, mais dans la vraie vie, ce n'est pas ça. » De temps en temps, quand je sens que quelqu'un tourne autour du pot, je vais passer le commentaire : « Nous autres, on passe tout le temps pour des 'bien open' mais je suis fidèle à ma blonde. Ce ne sont pas des trips à trois [qui la font tripper]. » Je place tout le temps une phrase qui va refroidir un peu l'atmosphère. Ça fonctionne. Mais encore là, il faut qu'on soit en forme cette journée-là. La journée que tu n'es pas en forme et que ça se présente... « Pas encore! » Tu as bien plus envie de prendre tes cliques et tes claques et de t'en aller. (Marie-Claire, 41 ans, employée dans une usine de meubles)

Bien qu'elles ne revêtent pas toujours un caractère harcelant, de telles invitations sexuelles manifestent une incompréhension de la sexualité lesbienne et un non-respect de l'affirmation identitaire; en effet, le dévoilement de l'orientation homosexuelle produit alors un effet contraire à celui souhaité, soit de susciter ou d'intensifier un intérêt sexuel de la part de certains hommes hétérosexuels plutôt que de mettre fin aux avances non désirées.

Dans l'ensemble, si la sexualité lesbienne n'est pas aussi systématiquement dénigrée que celle des gais, il ne faut pas pour autant en conclure qu'elle est mieux acceptée. En effet, il est fréquent qu'elle ne soit pas prise au sérieux ou qu'elle soit réduite à une sexualité défectueuse ou inachevée vu l'incapacité de concevoir (et d'accepter) que les femmes puissent être autonomes sexuellement.



L'homosexualité, une sexualité anormale

Le préjugé de non-naturalité ou de l'anormalité de l'homosexualité – le naturel équivalant au normal – demeure vigoureux. Il se formule directement dans ces mots ou en attribuant un caractère incompréhensible ou carrément pathologique à cette orientation sexuelle.

Souvent, on a entendu dire : ce sont tous une gang de malades... une gang de désaxés. On est toute une gang de pas corrects et de malades dans la tête. C'est anormal. (Jeannine, 61 ans, infirmière en milieu hospitalier)

Le caractère pathologique de l'homosexualité transparait également à travers la recherche des causes, par exemple un événement dans le passé, une expérience d'enfance, qui auraient perturbé le développement normal, c'est-à-dire hétérosexuel.

Au début, c'est toujours un mystère. Ils ne sont pas encore assez habitués, surtout dans une région comme ici, à... comment je pourrais dire... « sizer » [comprendre] la catégorie de lesbienne que tu es. Ils ont de la misère. Est-ce qu'elle est lesbienne parce que c'est un trip de cul? Parce qu'elle a été violée dans son enfance? Ils cherchent toujours la maudite bibitte qui a fait que tu es lesbienne. Il faut toujours qu'il y ait une raison. La première chose qu'ils vont venir te chercher, c'est ça, c'est l'excuse. Un moment donné, ils vont se tanner s'ils n'en trouvent pas ou s'ils n'ont pas fini par s'en mettre une dans la tête. Et là, ils vont en inventer une. C'est de même. (Francine, 47 ans, cadre dans un commerce alimentaire)

La peur « d'attraper » l'homosexualité révèle également son assimilation à une maladie qui pourrait se propager ou déteindre sur les proches. Certains comportements pourront être interprétés comme des symptômes ou des indices de la présence d'une orientation homosexuelle, laquelle expliquerait les autres difficultés rencontrées sur le plan psychologique. Sylviane soumet à une psychologue le cas d'un garçon ayant des troubles d'attention :

Ça m'est déjà arrivé d'aller dans le bureau de la psychologue et de parler d'un élève et qu'elle me dise : « Oui, mais de toutes façons, il va être gai, lui... Moi, je trouve qu'il a des tendances à être très efféminé, à être attiré par les petits garçons. » J'ai dit : « Bien, c'est parce que tu ne le connais pas. Oui, peut-être. Mais il a 10 ans. Donne-lui une chance, ne le juge pas comme ça tout de suite. » Les comportements efféminés des enfants garçons sont très vite ciblés par les adultes. (Sylviane, 31 ans, enseignante au primaire)

Enfin, la présomption d'anormalité justifierait que les gais et lesbiennes ne jouissent pas des mêmes droits et avantages en tant que conjoints et parents.

Des couples instables et irresponsables

Les couples de même sexe sont jaugés à partir d'un modèle idéal de conjugalité où les objectifs sont de former un couple stable et exclusif, de créer une famille, d'accéder à une réussite matérielle, etc. Or, pour les gais et lesbiennes s'opère une double négation : d'un côté, on leur refuse la possibilité de mener ce type de vie s'ils le désirent ou l'on doute qu'ils en soient capables, de l'autre on qualifie leur style de vie d'amoral lorsqu'il s'en distancie. Il semble difficile de concevoir d'autres modèles de conjugalité qui ne soient pas immédiatement stigmatisés comme des échecs ou d'une qualité inférieure. En outre, les jugements sur les couples de même sexe sont colorés par les stéréotypes liés aux genres.

Les stéréotypes prédominants dans cette catégorie concernent l'instabilité de relations conjugales chez les gais, que l'on oppose parfois à la très grande stabilité – présumée



– des couples de femmes. Les couples masculins n'apparaissent pas viables par suite de l'hypersexualité des gais tandis que les couples féminins n'en sont pas vraiment puisqu'ils peuvent être assimilés à une forme de compagnonnage sans sexualité ou presque. L'absence de reconnaissance du couple se constate aussi à travers le manque de soutien en provenance de l'entourage familial et social.

Moi, ça fait 16 ans que je suis avec mon chum. Quand je leur ai dit ça, ils ont été bien surpris. Parce que pour eux autres, les gais, c'est un partenaire un soir, un partenaire un autre soir, un partenaire l'autre, l'autre soir, alouette! Ils ne s'imaginaient pas qu'il y a des couples qui pouvaient durer aussi longtemps. Je leur ai dit : « Je ne bats aucun record. Il y en a que ça fait 20 ans au-dessus! – Hein? – Ben oui! – Pourtant?... – Ah! Pourtant! Ça, c'est les qu'en dira-t-on encore. Ne vous fiez pas là-dessus! » (François, 42 ans, mécanicien pour automobiles)

Je ne suis pas sûre qu'ils voient ça comme un couple avec un grand C. Parce qu'un couple de filles, ce n'est pas un vrai couple. Il y en a qui pensent encore comme ça dans mon bureau. Je dirais qu'ils voient une différence comme si c'était deux bonnes chums qui restent ensemble. Oui, oui, coté sexuel, ils savent bien que tout ça est là, mais malgré tout, je dirais que si on pouvait mettre des coches, bien le vrai couple serait celui avec des enfants, puis après ça, le couple hétéro, puis après ça, peut-être bien bas dans la liste, on arriverait comme couple. Je dirais que ce serait fait avec moins de sérieux. [...] Les couples de filles ensemble, quant est-ce qu'elles ont des reconnaissances qu'elles sont un couple de la part de leur entourage? Dans la tête du monde, ce n'est pas un vrai couple, ou ça ne durera pas. Alors qu'une fille rencontre un gars, puis tout de suite on pense que ça va peut-être être l'homme de sa vie. Je dirais que ce n'est pas autant pris au sérieux. Ce n'est pas vu comme un couple stable. Et puis d'ailleurs, quand ça lâche, c'est loin d'être perçu avec la même importance. (Élyse, 38 ans, audio-prothésiste)

La prédilection pour un seul modèle conjugal rend inacceptable toute autre forme de relation intime. Conséquemment, on ne fait pas de place à la diversité des vécus conjugaux, que ce soit chez les couples hétérosexuels ou homosexuels. Plusieurs personnes interviewées ont donc finalement été perçues comme des exceptions qui ne feraient que confirmer la règle ou ont dû assumer ou défendre des modes de vie qui leur étaient complètement étrangers.

Les gens du bureau me parlent principalement du sexe. « [...] Les gais ont « sexualité » écrit dans le front. Alors, on va te demander : « Es-tu en couple ouvert? Es-tu fidèle? Est-ce que c'est important pour vous la fidélité? » Justement, dans la formulation des questions, quand on dit « pour VOUS autres », c'est que ça vient dire : vous, vous êtes tous de même. Au lieu de me demander si c'est important pour moi. (Zafar, 28 ans, chercheur en communication)

Règle générale, ils ne comprennent pas certains éléments de la vie gaie. Parce que d'un côté, ils ont une image, effectivement, des personnes gaies comme ayant des valeurs différentes. Pour eux, 90 % des gens gais sont des personnes instables. Ce sont des personnes axées beaucoup sur la sexualité. Ils ont une perception, quand même, que je modifie progressivement parce qu'ils m'ont vu dans une relation de 12 ans très stable. [...] Ils commencent à comprendre que la communauté gaie n'est pas homogène. (Aurélie, 37 ans, gestionnaire cadre intermédiaire)

La vie conjugale des gais et lesbiennes est aussi décriée à travers le reproche qu'on leur fait de ne pas assumer de responsabilités, c'est-à-dire de ne pas avoir d'enfants. Encore une fois, à travers de telles généralisations, on nie la possibilité d'une famille homoparentale alors qu'il en existe, tout en présupant que les gais et lesbiennes n'assument aucune autre obligation familiale

et en les culpabilisant d'avoir opté pour une vie soi-disant plus facile qui suscite une certaine envie. Ou encore, l'absence de responsabilités familiales justifierait un surinvestissement dans le domaine du travail.

J'ai déjà entendu : « Toi, il n'y a personne dont tu doives t'occuper, à part toi; tu peux le faire, tu peux y aller. » Comme si les gens homosexuels n'avaient pas de vie de couple. Ils n'ont pas de vie sociale. Juste par le fait qu'ils n'ont pas d'enfant. Comme si on n'avait pas d'obligations. Ça, j'ai déjà entendu ça. « Tu es une vieille riche; personne ne dépend de toi, tu es libre. » (Danielle, 48 ans, infirmière cadre intermédiaire)

Des parents inadéquats

Les stéréotypes les plus courants affirment l'incapacité du couple de même sexe à constituer un couple parental. Ils font référence à son infécondité, le couple parental devant idéalement se confondre avec le couple procréateur; dans cette vision naturaliste de la famille, l'homoparentalité apparaît comme une aberration. On insiste sur la présence nécessaire d'un père et d'une mère, d'un modèle masculin et d'un modèle féminin pour assurer une éducation saine des enfants. L'absence de l'un ou l'autre modèle est réputée entraîner des problèmes sur le plan de leur identité de genre, de leur orientation sexuelle ou de leur acceptation sociale : ne seront-ils pas confus quant à leur masculinité ou leur féminité? Deviendront-ils homosexuels à leur tour? Pourront-ils s'intégrer socialement malgré le qu'en-dira-t-on? Bien que de telles craintes n'apparaissent pas justifiées en regard des études existantes¹, elles demeurent fort répandues et s'énoncent le plus souvent comme des évidences. Bref, des parents de même sexe ne peuvent offrir à l'enfant un cadre familial adéquat.

Le couple comme tel n'est peut-être pas très dérangeant. Quand on commence à parler de fonder une famille, je pense que ça brasse un peu plus les choses... « Il n'y aura pas de père. » Ça sort la grande question. Si c'est un garçon en plus... C'est n'importe quoi. Ce sont ces questions qui s'en viennent. (Léa, 35 ans, enseignante au secondaire)

Bien que les familles se soient diversifiées et que d'autres configurations familiales présentent des caractéristiques semblables (par exemple, une famille monoparentale avec une mère seule, des familles reconstituées dans lesquelles un adulte qui n'est pas le parent biologique joue un rôle parental), le modèle de référence demeure inchangé et la création d'une famille homoparentale y déroge volontairement, et non par suite d'un accident de parcours.

Certains arguments vont de pair avec d'autres stéréotypes sur le genre – le désir d'enfant semble plus aisément concevable chez une lesbienne alors que les motivations des gais apparaissent suspectes – ou sur le style de vie, qui serait incompatible avec les exigences de la vie familiale et ne pourrait évoluer. De même, en tant que femmes, les lesbiennes se voient aisément reconnaître des compétences parentales auxquelles ne sauraient prétendre les gais. Plusieurs personnes interviewées reconnaissent que l'homoparentalité constitue un phénomène récent qui ne suscite pas l'unanimité, y compris chez les gais et lesbiennes².

¹ Julien, Danielle (2003). « Trois générations de recherches empiriques sur les mères lesbiennes, les pères gais et leurs enfants », dans P. L. Lafond et B. Lefèbvre (sous la direction de), *Nouveaux modèles de conjugalité et de parentalité au 21^e siècle*, Cowansville (Québec), Éditions Yvon Blais, p. 359-384.

² Chamberland, Line, Gagné, Frédéric et Johanne Paquin (2006), « L'homoparentalité au Québec : les changements législatifs et leurs impacts dans la sphère du travail », dans Anne Cadoret, Martine Gross, Caroline Mécaray et Bruno Perreau (sous la direction de), *Homoparentalités. Approches scientifiques et politiques*. Paris, Presses universitaires de France, p. 144-154.

Des êtres superficiels

Fêtards, riches, dépensiers, extravagants... ces nouveaux clichés décrivent ce qui serait le mode de vie des gais (rarement des lesbiennes), échappant aux contraintes et aux responsabilités et n'offrant que peu de ressemblances avec la quotidienneté des personnes hétérosexuelles. Étroitement imbriquées à celles concernant l'hypersexualisation, ces images découlent entre autres de la médiatisation des événements festifs de la communauté. Ces images mêlent ainsi plusieurs stéréotypes en soulignant l'hédonisme, la richesse, la consommation futile des gais, mais également des stéréotypes sur leur sexualité débridée. Ces images concourent à renvoyer une vision du mode de vie des gais comme très superficiel. Les personnes interviewées voient souvent dans ce préjugé l'expression d'une jalousie ou d'une envie vis-à-vis de la facilité apparente de leur vie comparativement à celle des hétérosexuels, en même temps qu'on leur fera reproche de la vacuité de leur choix (de ne pas être en couple stable, de ne pas avoir d'enfants).

Certaines personnes dans mon milieu de travail voient des avantages. Elles vont dire : « Alors, toi, tu es chanceux, parce que comme gai, tu n'auras jamais d'enfants. Tu vas pouvoir investir ton argent dans les voyages ou dans les loisirs. Moi, je suis obligé de faire du temps supplémentaire et de travailler plus fort pour élever ma famille. » Qu'est-ce que tu veux que je leur dise? [...] Quand ils me disent : « Toi, on sait bien, une peine d'amour, pour toi, ça ne veut rien dire. Tu ne sais pas de quoi tu parles. » Ben non, j'ai pas de cœur, moi. (Étienne, 38 ans, préposé aux services d'urgence)

Ou encore, une distinction s'installera, à partir des jugements moraux portés sur leur mode de vie, entre les bons gais, qui adhèrent au modèle banlieusard, et les mauvais gais, qui mènent une vie axée sur le plaisir, laissant peu de place à l'entre-deux. Les styles de vie se retrouvent exagérément opposés l'un à l'autre, avec les jugements moraux qui s'ensuivent. Encore une fois, plusieurs personnes interviewées ne se reconnaissent pas dans le style de vie qu'on leur prête, mais elles se trouvent placées dans une situation inconfortable et sont plus ou moins forcées de se distancier de leur communauté, ou plutôt de l'image qui en est donnée.

Les jeunes ont toujours l'image médiatisée : les gais pétés, fêteurs... c'est la vie irresponsable, on sort dans les bars chaque soir, on se fout de tout... lui un soir, un autre l'autre soir, puis tout ça. Je trouve que oui, il y a une partie de la communauté, c'est fêtard... la responsabilité n'est pas là du tout. Puis je trouve qu'il y a aussi une grande majorité de la communauté qui essaye seulement de vivre une vie de qualité, normale, ordinaire... on n'est pas tous des alcooliques, des drogués, puis on n'a pas tous une seringue dans la poche arrière... (Marjolaine, 35 ans, travailleuse sociale dans un centre jeunesse)

Les personnes interviewées font aussi face aux commentaires et aux railleries de leur entourage de travail autour d'événements fortement médiatisés comme la Fierté gaie ou les Outgames, considérés comme trop voyants ou nuisant à l'image des gais et des lesbiennes, une opinion que certains finissent par endosser.



Conclusion



La majorité des participants et participantes à cette étude évaluent positivement l'ouverture de leur milieu de travail actuel vis-à-vis des gais et lesbiennes. Cette appréciation est cohérente avec l'estimation de la fréquence observée de diverses manifestations d'homophobie : l'existence d'un climat fortement homophobe semble le fait d'une minorité de lieux de travail – un constat qu'il faut nuancer en rappelant les biais d'échantillonnage qui ont facilité le recrutement de participants et participantes dans des milieux ouverts, au détriment des plus hostiles où la présence de gais et lesbiennes peut plus difficilement s'affirmer. Les travailleurs et travailleuses en situation de précarité sont davantage affectés par un tel climat : en effet, les attitudes et gestes homophobes, y compris ceux qui semblent sans gravité, accroissent leur sentiment d'insécurité et les placent dans une position défensive, notamment quant à la dissimulation de leur orientation sexuelle, par crainte des répercussions possibles sur leur emploi. Enfin, l'analyse des propos des personnes interviewées montre la persistance des anciens préjugés et stéréotypes qui associent l'homosexualité à l'inversion du genre ainsi qu'à une sexualité amoralisée et anormale. S'y ajoutent de nouveaux clichés, nourris par la plus grande visibilité médiatique des gais – surtout – et des lesbiennes, qui dénigrent le style de vie qui leur est attribué, tout en contestant leur capacité à former des couples et des familles viables selon le modèle de la famille nucléaire traditionnelle. Les gais et les lesbiennes que nous avons rencontrés consacrent beaucoup d'efforts à déconstruire ces représentations simplificatrices qui sont à la source de jugements réducteurs.

